L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

L'Enseignement de la Langue Française dans nos Ecoles Publiques.

Les Morts Stoïques.

Crépuscule, poésie.

Le Centenaire d'Erfurt — Gœthe présenté à Napoléon.

L'Indienne, conte par Mme Juliette Adam.

Pages Royales.

La Mode.

Les Pacifistes.

Quoique leurs idées ne fassent que de très lents progrès et qu'on puisse toujours se demander si elles se réaliseront jamais suffisamment pour donner des résultats appréciables, les apôtres de la paix universelle n'en continuent pas moins une propagande active. Ils sont inlassables dans leurs efforts, et on peut regretter qu'ils ne trouvent pas un succès complet.

Leurs travaux ne sont pas entièrement inutiles cependant, car depuis qu'ils agitent la question qui leur est chère, qu'ils tiennent des conférences, des congrès un peu partout, les nations ont adopté certains règlements qui tendent à rendre la guerre moins brutale, peut-être moins fréquente. Il ne se rebattent pas lorsque les événements viennent quelquefois, souvent même, jeter un démenti à leurs théories, démolir leurs plans les mieux concertés, au contraire, ils reprennent la lutte avec plus d'ardeur, soutenus par une foi profonde qui fait d'eux de véritables apôtres.

Ils ont, du reste, pour les encourager la fondation de tribunaux d'arbitrage, auxquels les nations n'ont peut être pas recours aussi souvent qu'on le désirerait, mais qui n'en sont pas moins institués sur des bases sérieuses et qui seront dans quelques années probablement plus populaires qu'aujourd'hui.

Il existe des associations de paix dans tous les pays civilisés, et leurs membres se réunissent fréquemment ou envoient des délégués à quelque conférence internationale. Dans les Etats-Unis, en outre de l'affiliation de nombreux membres du Congrès à l'Union internationale parlementaire de paix, des associations ont été fondées dans plusieurs états. La première en date de ces associations, et l'une des plus actives est celle de la Caroline du Nord, qui vient de tenir un congrès de quatre jours. Dans cette réunion des discours ont été prononcés par des hommes aussi compétents que zélés, dévoués à la cause de la paix.

L'un de ces discours, le plus remarqué peut-être, est celui de M. Hobson, ancien officier de marine et aujourd'hui représentant au Congrès. Après avoir fait la guerre, et s'être distingué d'ailleurs, M. Hobson est devenu un pacifiste convaincu. Il a pris part à toutes les manifestations en faveur de la paix et s'y est signalé.

Au Congrès de la Caroline du Nord il a déclaré, après qu'un ecclésiastique eut dit que la guerre était une relique du passé, que l'armée était peut-être assez nombreuse, mais qu'une plus forte marine était nécessaire pour tenir en respect le militarisme et prévenir les injustes demandes de puissances étrangères.

Ainsi, M. Hobson voit dans l'augmentation de la flotte de guerre un moyen de maintenir la paix, et il ne se trompe pas, comme le prouve l'expérience du passé. Aujourd'hui doivent entrer dans un port du Japon des cuirassés américains, et ils vont y être reçus avec de grandes démonstrations d'amitié.

Mais il est probable que si la flotte de l'amiral Sperry était moins nombreuse les Japonais ne l'accueilleraient pas avec autant de marques extérieures de sympathie et il est non moins probable que leur gouvernement aurait persisté dans les demandes qu'il adressait l'an dernier aux autorités de Washington. La puissance de la flotte américaine a tenu en respect le militarisme japonais et a permis aux Etats-Unis de repousser d'injustes demandes.

La paix entre les deux pays est plus assurée que jamais, et M. Hobson a raison.

Les Déformations de l'Histoire.

Le "Manuel général de l'instruction primaire," citait, l'an dernier, quelques réponses baroques faites par les élèves de certaines écoles en France à des questions d'histoire. On y saisissait sur le vif la manière dont l'histoire se transforme en légende. La France n'a pas le monopole du procédé ; les petits Allemands confondent volontiers Frédéric Barberousse avec Guillaume II, et les petits Belges ne montrent pas moins d'imagination. On interroge un enfant sur le rôle des druides. Il répond : Les anciens Belges construisaient un hôtel (sic) où les druides allaient dire la messe tous les jours." L'institutrice se désole ; M. André Balz la réconforte, sachant qu'il ne faut pas trop demander à de jeunes esprits. Celui-ci, en écrivant "hôtel", fait une faute d'orthographe ; mais cet autel où l'on dit la messe, c'est le dolmen où le druide célébrait le sacrifice ; l'enfant a traduit cela en son langage moderne ; mais la leçon n'a pas été entièrement perdue—On parle à un autre des rois fainéants : "Ces rois, dit-il, ne se donnaient plus la peine de couper leurs cheveux ; aussi les appelait-on chevelus. Ils étaient tout le temps étendus dans un fauteuil et n'allaient même plus au café !" Cet élève a tort de mêler Clodion parmi ses successeurs ; mais il a été vivement frappé de deux choses, du rôle de l'estaminet dans la vie sociale et de l'abjection de ces fainéants qui n'avaient seulement pas le courage d'y boire leur faro.—"Charles-Quint, écrit un troisième, fit la guerre aux Turcs, parce qu'ils étaient protestants". Cet enfant est inexactement renseigné sur les croyances des peuples ; mais il a compris les méfaits de l'intolérance religieuse en matière politique. — "La circulation des trains, déclare un quatrième, favorisa la civilisation de la Belgique à l'époque romaine.' Cet élève a retenu que les Romains créèrent en Belgique un grand nombre de voies et, comme il est un petit enfant du vingtième siècle, comme il sait que son pays est un de ceux qui possèdent le plus de chemins de fer, il se représente toutes ces voies comme des voies ferrées. Ce n'est pas sa faute si son professeur a négligé de lui dire qu'il n'y avait pas de locomotives à l'époque romaine et que César n'est point parti en automobile pour soumettre les Nerviens. Les professeurs ne se rappellent pas toujours qu'il faut tout expliquer. Si un élève écrit : "Napoléon, après 'une' chute, se retira à l'île d'Elbe," c'est que le maître avait dit : "Napoléon, après 'sa' chute...., etc." Comment l'élève, qui ne sait point ce que c'est qu'une métaphore, douterait-il que l'empereur ne fût réellement tombé ? —Ces réponses ne sont pas tout à fait aussi absurdes qu'elles en ont l'air ; les pédagogues y trouveront d'utiles enseignements.

COQUILLES.

L'imprimerie a ses secrets, pour relever la valeur des mots, et la moindre coquille y suffit.

Il y a quelques jours, elle a tiré de la banalité courante, par le seul changement de deux lettres minuscules, l'annonce d'une décoration. Au lieu d'écrire : "Jacques est décoré," le télégraphe s'est avisé d'imprimer : "Jacques est décédé." Les typographes sont quelquefois les souverains du jour ; notre vie est à leur merci.

Il leur arriva jadis de faire périr par la corde M. An. de V., un des bienfaiteurs de son temps ; plutôt que d'écrire, au lendemain de sa mort, "les pauvres ont perdu, hier leur meilleur ami", on imprima négligemment que les pauvres l'avaient "pendu". Tel article nécrologique put paraître, bien à tort, injustement cruel. Il semblait à ses envieux que Lafitte était mort deux fois quand il leur fut donné de lire, au décès de cet homme de bien, qu'un homme de rien venait de disparaître.

Le "Moniteur" n'exécutait pas aussi cruellement ses victimes ; c'est tout au plus s'il semblait quelquefois imprimé par Gavroche. Ainsi, le jour où, communiquant au public le bulletin de santé d'un malade illustre, il rassurait ses inquiétudes et déclarait : "le vieux persiste." Dans son numéro du 28 juin 1866, il mit distraitement sur les lèvres de M. Rouher un propos dénué de noblesse ; il assura que l'homme d'Etat avait bien voulu saluer chez Augustin Thierry le sauteur politique.

Les coquilles ne rougissent pas toujours de badiner avec les réputations les mieux assises. Un catalogue très docte des manuscrits conservés dans une des plus riches bibliothèques parisiennes, a familièrement qualifié de confiseur un Pape qui n'avait été que confesseur. Une lettre du cardinal Maury, le 27 octobre 1803, fit dire au prélat qui n'avait prétendu parler que de sa calotte cardinalice : "Je n'avais pas troqué ma cervelle avec ma culotte rouge". La Bible de Dom Calmet, éditée à Toulouse et à Sens en 1779, ne explique comment Dieu marqua d'un "signe" Caïn, meurtrier de son frère, et imprime : "Et le Seigneur mit un "singe" sur Caïn, afin que ceux qui le trouveroient ne le tuassent point."

La passion politique et ses hasards furent souvent indulgents à d'irrespectueuses coquilles. Le Conseil des ministres devenait le Conseil des monstres ; et si ces ministres avaient l'imprudence de parler de l'extrême limite de leurs forces, on ne voulait lire que l'extrême limite de leurs farces.

Mais que dire des poètes Parnassiens dont une coquille travestissait les plus nobles instincts, en les appelant des *Carnassiers* ? M. Rochefort eut une fortune différente quand l'édition de Vapereau, en 1880, qualifia de roman comique son roman caustique, l'"Evadé".

Les coquilles ont marqué de l'impertinence au répertoire honnête des chanteuses : nous renonçons à dire par quelle surprise le mot "ciel" devint, dans la mélodie intitulée "le Ciel sur Terre", le plus équivoque des monosyllabes.

Enfin, aux dernières années du second empire, un roman-feuilleton bouleversait l'âme de ses lectrices, en écrivant : "Hélas ! la pauvre fille s'aperçut, mais trop tard, qu'elle avait réchauffé un sergent dans son sein !

La Surdité de Beethoven.

Voici comment Beethoven a raconté l'origine de sa surdité à l'Anglais Charles Neate, que des admirateurs du célèbre compositeur avaient envoyé à Vienne dans le but de ramener celui-ci à Londres en lui faisant croire que les spécialistes anglais pour maladies de l'ouïe étaient supérieurs à ceux du Continent.

Beethoven refusa.

—Non, dit il, j'ai consulté une foule de médecins et je me suis conformé strictement à leurs ordonnances. Je ne serai jamais guéri. Je vais vous raconter comment la chose est arrivée. J'étais en train d'écrire un opéra....

—"Fidelio" ? demande Neate.

—Non, ce n'est pas "Fidelio." J'avais affaire à ce moment-là à un ténor aussi capricieux qu'importun. Deux fois déjà, je lui avais écrit un air sur le même texte. Aucun des deux ne lui agréait. Et le troisième non plus, qu'il venait de lire superficiellement et d'essayer en partie, n'avait pas l'air de lui plaire, bien qu'il l'eût emporté. Je bénissais la Providence d'avoir fini avec lui et je me mis aussitôt à reprendre un vieux travail que j'avais négligé. Je venais de bien travailler pendant une demi-heure, quand on frappe à ma porte. C'était mon ténor. Je bondis et je fus pris d'une telle rage en voyant rentrer l'homme dans ma chambre, que je me laissai choir par terre, comme on le fait sur la scène. Seulement je suis tombé sur mes mains, et, au moment de me relever, je sentais que j'étais sourd et.... je le suis resté depuis. Les médecins disent que, dans ma chute, je me suis déchiré des nerfs".

Cette anecdote est extraite d'une biographie du célèbre musicien, qui vient de paraître à Londres.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Le saule de Musset.

A la veille de la Toussaint les poètes s'inquiètent toujours du fameux saule d'Alfred de Musset. Vit-il encore ? Ombrage-t il fidèlement la tombe du Père-Lachaise ? Est-il vivace et suffisamment feuillu ?

Rassurons-les. Le saule de Musset est mort. Il est même mort dix-sept fois, depuis le jour où un admirateur pieux du poète, qui l'avait rapporté de la Plata, le planta au Père-Lachaise.

Seulement—et ce fut Adèle Colin, la gouvernante de Musset, qui donna elle-même ces détails—un gardien du cimetière est chargé de prendre au saule des boutures, qui sont soigneusement cultivées, deviennent arbustes et, en cet état, remplacent, tous les deux ou trois ans, l'arbre chétif qui a dépéri entre les pierres tumulaires.

A la Toussaint prochaine donc, un petit saule neuf projettera une ombre légère sur la terre où dort Alfred de Musset.

THEATRES.

ORPHEUM.

"A Trial Marriage" est une comédie satirique que jouent avec infiniment d'esprit Henry Keane et Olive Briscoe à l'Orpheum. Ces deux artistes, qui possèdent de sérieuses qualités, sont très applaudis, ainsi, du reste, que les autres interprètes de l'excellent programme de cette semaine.

TULANE.

Les scènes sensationnelles et la luxueuse mise en scène de "Brewster Millions" excitent vivement l'intérêt des habitués du Tulane. Aujourd'hui sont données les deux dernières représentations de cette pièce.

Demain soir commence la série de représentations de "The Girl Question", une comédie qui provoque une grande curiosité.

CRESCENT.

George Sidney et ses partenaires jouent deux fois "Busy Izzy's Boodle" aujourd'hui au Crescent, et demain soir ils seront remplacés par les minstrels d'Al G. Field.

C'est dire que le rire va continuer à régner en maître dans ce théâtre.

Les minstrels de Field arrivent avec un gros bagage d'amusantes nouveautés.

Commencement d'incendie

Un incendie a éclaté à onze heures du soir dans le Southern Rice Mill situé rue Decatur, entre les rues Conti et Bienville.

Les pompiers ont été promptement maîtres du feu et il n'y a eu que des dégâts insignifiants.

L'industrie sucrière au Brésil.

Washington, 16 octobre—M. Anders, consul général des Etats-Unis à Rio de Janeiro, dans une lettre envoyée au département d'Etat annonce que l'industrie sucrière au Brésil a atteint la période la plus critique de son histoire et que le conflit qui a éclaté entre les raffineurs et les planteurs menace de causer un grave préjudice au pays.

Le tarif d'entrée élevé dont sont frappés les sucres étrangers a favorisé la formation d'un trust des raffineurs qui sont ainsi parvenus à contrôler absolument le marché domestique.

Le conflit qui s'est engagé entre le trust et les planteurs affectera les exportations américaines au Brésil, et il se pourrait que de grandes quantités de sucre brésilien fussent lancées sur les marchés américains à n'importe quel prix.

INCENDIE A CHICAGO.

Chicago, 16 octobre—Un incendie a détruit ce matin les docks et entrepôts de la International Salt Company à Chicago, ainsi qu'une cinquantaine de wagons contenant des marchandises. Les pertes matérielles sont estimées à plus d'un million de dollars.

Le gouverneur Haskell intente un procès à M. Hearst.

Omaha, Neb., 16 octobre—M. William Randolph Hearst, le chef du parti Indépendant, a été notifié hier par le député shérif Stewart que le gouverneur Haskell de l'Oklahoma lui avait intenté un procès en dommages de 600,000 dollars devant la cour de district du comté de Douglas, Nebraska.

Les papiers notifiant M. Hearst de ce procès lui ont été remis à l'arrivée de son train spécial à Omaha.

M. Hearst s'était enfermé dans le wagon et refusait de recevoir le député shérif. Ce dernier après l'avoir sommé d'ouvrir au nom de la loi a enfoncé la porte du wagon d'un coup d'épaule et a tendu les papiers à l'éditeur new yorkais. Celui-ci les a reçus très calmement en déclarant que le procès intenté par le gouverneur Haskell ne le troublait pas le moins du monde.

Le nouvel hôtel des postes.

Le capitaine Thomas J. Woodward, directeur des postes est de retour à la Nouvelle Orléans, après un voyage à Washington, à New York et à divers points de l'est et du nord.

A Washington il a appris que le plan du nouvel hôtel des postes qui doit être construit en face du square Lafayette, serait terminé à la fin de décembre par les architectes Hale et Rogers, et que selon toutes probabilités, les travaux commenceraient à la fin d'avril.

Le directeur Woodward a été autorisé à engager cinq commis additionnels et cinq nouveaux facteurs. Il a obtenu aussi une augmentation de salaire pour de nombreux facteurs.

La rue Benjamin.

A une délégation de propriétaires de la rue Eléonore située dans le quatorzième ward, le maire Behrman a promis que la rue Benjamin serait ouverte sous peu à l'intersection de ladite rue Eléonore.

Comme la rue Benjamin se retrécit près de l'avenue St-Charles, il est probable qu'une bande de terrain sera achetée par les propriétaires ou par la ville pour l'élargir.

Coups de couteau.

Dans le train du Louisville et Nashville parti jeudi soir de la Nouvelle-Orléans pour New York un nègre a refusé de payer sa place, et lorsqu'on a essayé de le mettre hors du wagon aux Seashore Camp Grounds, près de Mobile, il a frappé le conducteur Will Alfrods et l'employé Sam Johnson avec un couteau.

Les blessés ont été soignés à Mobile.

Emprunt de $50,000.

L'avocat de ville Gilmore prépare une ordonnance autorisant la commission du Fonds McDonogh a emprunter $50,000 pour la construction de l'école McDonogh numéro 16 dans la rue Bourbon près de la rue St-Claude.

Cet emprunt a été négocié il y a quelque temps déjà avec l'Equitable Life Insurance Company de New York, et l'ordonnance l'autorisant sera soumise au conseil municipal à sa prochaine séance.

L'Alliance France - Louisianaise

De l'Enseignement du Français.

Les membres du conseil de direction de l'Alliance Franco-Louisianaise de l'Enseignement du Français se sont réunis hier soir sous la présidence du Prof. Alcée Fortier.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance le président a donné lecture d'un rapport sur la visite faite aux professeurs des écoles publiques.

M. Fortier a déclaré que dans 21 écoles près de 4,000 élèves avaient annoncé l'intention de suivre les cours de français.

M. Damour, secrétaire général, a ajouté que depuis lors les principales d'autres écoles avaient envoyé de nouvelles listes proportionnellement aussi nombreuses.

Le comité spécial composé de MM. Fortier, Damour, Ledoux, Soniat et Godchaux a ensuite soumis le projet de charte préparé par M. Soniat.

Après discussion le projet a été adopté, puis les officiers et directeurs élus à une réunion précédente ont été confirmés dans leurs fonctions.

MM. Foster, Damour, Godchaux et Ecuyer ont été nommés membres d'un comité chargé de préparer des règlements.

Après une longue discussion MM. Fortier, Damour et Ledoux ont été autorisés à choisir conditionnellement pour les premières écoles des professeurs dont les émoluments ne pourront dépasser $12 par mois.

Perturbateurs.

Quatre individus ivres, William Foster, de Natabalny, Jos. Hoyt, de Roseland, Claude Bennett, d'Amite City, et William Streat, de la Nouvelle Orléans, rue St-Charles, 426, se sont disputés et battus hier entre une et deux heures du matin dans la rue du Canal, et ont brisé deux grandes glaces de vitrines.

Ils ont été arrêtés par les détectives Dantonio et Methe.

PAS UNE PARCELLE DE PEAU SUR LE CORPS

Plus Mauvais Cas d'Eczéma que Docteur Eût Vu en 40 Ans—Père Crut Enfant Perdu Pendant Six Mois—Corps en Sang—Enveloppée Dans de la Soie et Portée Sur un Oreiller—Maintenant Parfaitement Guérie.

DOCTEUR RECOMMANDA REMEDES CUTICURA

"Ma petite fille vint au monde deux semaines plus tôt qu'elle n'aurait dû et ma femme mourut quatre heures après la naissance de notre enfant que j'eus à élever avec une nourriture artificielle. Six mois après sa naissance elle tomba malade et j'appelai deux médecins. Elle n'avait plus une parcelle de peau sur le corps, le sang lui sortait de tous les pores et il nous fallut l'envelopper dans de la ouate et la porter sur un oreiller pendant dix semaines. Elle était effrayante à voir, et pendant six mois je m'attendais à la voir aller rejoindre sa mère, mais grâce à Dieu et à ces agents, elle est en vie et bien portante aujourd'hui. Elle aura trois ans le sept Décembre et n'a jamais eu d'apparence de l'horrible maladie depuis.

"J'ai fait usage de tous les remèdes connus pour adoucir ses souffrances qui étaient terribles à voir. Le Dr C—— l'abandonna et j'allai alors à C——F—— où je trouvai le Dr B—— qui avec le Savon Cuticura et l'Onguent Cuticura la sauva. Il me recommanda les Remèdes Cuticura, en dit que nous avions raison de nous en servir. Autant que je puisse me rappeler nous employâmes huit Savons Cuticura et trois boîtes d'Onguent Cuticura; mais il vous faut prendre en considération que le cas de l'enfant était exceptionnel, car un vieux et bon médecin dit que c'était le plus mauvais qu'il eût vu en quarante ans. J'ai toujours employé le Savon Cuticura pour lui adoucir la peau et lui donner un joli teint. James J. Smith, Fabricant de Modèles en Bois et Métal, Damid, Va., 14 et 22 Oct., 1906."

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 79 Commencé le 27 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XVII

L'INÉVITABLE

Suite.

—Il a bon dos....

—.. a voulu que ma chambre soit placée dans le voisinage de la sienne....

—J'entends bien.

—De plus, à mon arrivée à Paris, je me suis trouvée à l'hôtel où il prend sa pension.....

—De là une liaison toute naturelle....

—De l'amitié simplement....

—A d'autres.... On les connaît ces amitiés-là.....

Il riait d'un mauvais rire, haineux, sarcastique.

Alors elle cessa de lutter.

—La conclusion de cet entretien ? demanda-t-elle doucement.

Il s'humanisa.

—Je n'en connais que deux, dit-il en lui montrant une chaise, près de lui. Entre elles vous pourrez choisir.. Asseyez vous.

Et, baissant la voix :

—Mon oncle est veuf depuis de longues années.... Moi je le suis quelquefois, par occasion, quand ma famille à laquelle je suis très attaché, s'absente pour quelques jours....

—Alors ?.... fit-elle en reprenant son sang-froid....

—Sans cesser d'être une brave et honnête fille, on peut comprendre les nécessités de la vie et entretenir quelques amitiés en secret.... De même sans cesser d'être un bon mari et un excellent père de famille on peut s'offrir discrètement une partie fine .... un souper en tête-à-tête avec une petite amie, un extra en un mot....

Elle devint sarcastique à son tour.

—Peut-être, fit-elle.

Il continua :

—Les contrats sont très rares où il n'y a pas trace de quelques coups de canif.

—Je l'ai entendu dire.

—Je ne vous apprendrai rien en vous affirmant que vous êtes .... très.... capiteuse.... très excitante. .. qu'il est difficile de se trouver sous le même toit que vous sans se sentir un peu .... ému.... troublé.... Le jeune homme d'hier en est la meilleure preuve.... Vous l'écoutiez favorablement.... Ne niez pas.... J'ai de la pratique .... du coup d'œil.

—Après ?....

—Faut-il donc vous mettre les points sur les i ?....

—Je vous le demande.

—Naïveté ou inconscience ! Eh bien ! puisque vous le voulez, je serai clair.... J'ai vu, hier, que vous nous mettiez dedans, que votre candeur était une frime, une feinte trompeuse, et je me suis décidé à poser ma candidature.... Oh ! pas gênante.... de courtes entrevues, rarement, avec la discrétion nécessaire, en de bons endroits où il y a plusieurs portes.... où on entre et d'où l'on sort à l'abri de tous soupçons.... avec des explications faciles à donner en cas de surprise.... Vous ne me refuserez pas, hein ?....

Et comme elle paraissait flottante, incertaine ...

—Oh ! fit-il, vous n'y êtes pas forcée.... Je ne suis pas un Néron, un tyran.... Ça vous va ?

Il vit la poitrine de Speranza se gonfler dans un soupir.

Il reprit :

—Non, non, rien ne vous contraint à faire ce que je vous demande.... Tout par la douceur ..... Je ne me prétends le maître de personne.... Seulement....

Elle répéta en le contraignant à s'expliquer :

—Seulement ?....

Il prononça comme un président de tribunal :

—Attendu que vous pourriez être pour nous et notre personnel une cause d'excitations fâcheuses, de désirs irritants, comme par exemple la vue d'un pêcher aux fruits merveilleux sur lesquels on ne peut pas mettre la main, une occasion de querelles et de convoitises, nous ne pourrions pas vous conserver dans la maison.... Voilà.

Il déclara en manière de conclusion :

—Vous êtes comme les pêches auxquelles je viens de faire allusion, trop magnifique, trop savoureuse....

En fait, le voisinage de ce fruit splendide commençait à l'échauffer.

Il la dévorait de ses yeux très vifs, acérés comme des lames de poignards.

Il jouissait férocement de sa confusion et ne doutait pas de son triomphe.

Combien d'autres s'étaient soumises à ses exigences et pourquoi ne l'eût-elle pas fait ?

Elle avait courbé la tête un instant sous le flot de hontes qui l'écœurait.

Elle se redressa.

—Donc, dit-elle, je dois quitter la maison.

—C'est à vous de choisir.

—Mon choix est fait, monsieur. Il l'était dès l'instant où je suis entrée dans ce bureau. Je prévoyais ce qui m'attendait. Je voulais savoir seulement jusqu'où vous pousseriez vos exigences. Vous pensiez que je ne vous avais pas vu hier. Je vous ai parfaitement reconnu. Je croyais que, n'ayant rien à me reprocher, je pouvais causer en toute liberté avec un jeune homme, un voisin, un être comme moi, sans nom ou peut s'en faut, pour lequel j'ai une sincère amitié.... Je le connais depuis trois mois et plus.... Je le vois presque chaque jour.... J'ai pour lui une vive sympathie.... Il aurait pu me dire et me demander beaucoup de choses.... Je l'aurais écouté peut être.... En tout cas mon amitié lui était acquise.... Il ne m'a jamais dit un de ces mots que vous, un père de famille honorable, un maître qui devrait respecter le malheur de celles qui sont obligées de travailler pour lui et qui veulent faire tout leur devoir, vous n'avez pas craint de me faire entendre.... Je vais sortir de cette maison pour n'y plus rentrer sans savoir où j'irai.... Adieu, monsieur.

Elle le regardait sans bravade, sans reproche, de ses beaux yeux qui auraient dû l'attendrir.

Il ne s'emporta pas....Il s'était animé légèrement quelques minutes plus tôt....

Il redevint froid comme une glace.

Il sonna.

La femme qu'il avait reléguée dans le cabinet voisin se montra.

—Demandez madame Bordes.

—Bien, monsieur,

Dès que la camarade de Speranza fut devant lui, il lui dit :

—Mademoiselle nous quitte. Faites son compte.

—Il est bien simple.

—Simple ou non, faites-le à l'instant.

La porte du bureau se rouvrit.

L'oncle entra.

D'un regard, il comprit la scène.

Il demanda cependant :

—Que se passe-t il ?

Le neveu ne broncha pas.

Il répondit :

—Rien d'extraordinaire.

—Mais encore ?

—Mademoiselle s'en va.

M. Beaucourt recula comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine.

Ses traits exprimèrent la plus violente des contrariétés.

Il reprit d'une voix angoissée :

—Et pourquoi nous quitte-t-elle ?

Duclair demeura impassible.

Il haussa les épaules.

—Pour rien, dit il, pour une bagatelle, une rencontre que j'ai faite hier sur le boulevard et une promenade dont j'ai été le témoin bien involontaire.

L'oncle regardait alternativement Speranza et son neveu.

Duclair reprit avec son imperturbable aplomb :

—Ne vous inquiétez pas.... Rien de grave. Je m'expliquerai quand nous serons seuls.

—Et si je voulais connaître les raisons tout de suite ?

—Ce serait bien extraordinaire. Jamais nous ne nous sommes contrariés l'un ou l'autre, mon oncle, surtout à cause d'un employé.

La veuve rentrait avec la note demandée.

Elle dit timidement :

—Il est dû à mademoiselle Espérance pour douze jours....

Duclair consulta le calendrier et se montra généreux.

Il ordonna :

—Comptez celui-ci.

—C'est fait monsieur. Quarante francs.

—Faites payer.

C'était l'arrêt définitif.

Alors Speranza regarda M. Beaucourt, et lui dit avec une certaine fermeté :

—Moi, monsieur, comme je tiens à votre estime, je veux vous expliquer ce qui s'est passé.... Soyez tranquille, monsieur Du-